
REMARQUES

SUR LA

POÉSIE MODERNE

CHEZ

LES NOMADES ALGÉRIENS

L'hiver dernier, au cours de mon voyage à In-Salah — j'étais attaché à la mission Flamand — j'eus l'occasion, pendant quelques rares soirées inoccupées, de recueillir autour des feux de bivouac et de la bouche de nos goumiers, un certain nombre de chansons arabes. Plusieurs m'ont vivement intéressé, si bien que je formai le projet d'en réunir le plus possible pour me faire une idée, tant soit peu précise, de la poésie populaire chez les Arabes du Sud algérien.

On sait combien cette poésie diffère de celle des Maures, habitants des villes situées près du littoral, tant par l'ordre dans lequel sont exposées les idées, quelquefois encore par la nature des sujets traités, que par les images employées ; elle s'en distingue encore davantage au point de vue des airs musicaux qui accompagnent les chansons. Ce sont des mélodies lentes, et tristes presque toujours, mais d'un effet saisissant dans la solitude. L'air monotone sur lequel se chantent les paroles n'est d'ailleurs pas spécial à tel ou tel chant, mais adopté d'une façon générale, dans une même

région, pour tel ou tel genre de poésie. Car les Arabes du Sud en distinguent plusieurs.

C'est ainsi qu'ils ont la *zar'ouïa*, زغوية (1); le *nèmm*, نم; le *medàh*, مدح (2); le *goul*, قول; le *hejoua*, هجوة, ou satire; la *guettaa*, قطاعة, ou chanson de route; le *a'ïdi*, عيدي, chant de guerre ou de fête; le *r'ena*, رناء, chanson qui s'accompagne du son d'un instrument à cordes. Rare chez les nomades, ce genre est, au contraire, très commun chez les Maures.

Il est difficile de définir ces différents genres, car les points communs qu'ils présentent sont nombreux. Je l'essaierai néanmoins, en m'appuyant sur les explications d'un de nos goumiers, mais en priant le lecteur de ne voir ici qu'une simple tentative.

I. — Le Goul, القول.

Le *goul* est un petit poème récité sur une sorte de rythme très cadencé, plutôt qu'un chant véritable. C'est en cela surtout qu'il diffère des autres genres, car il peut traiter de n'importe quel sujet, sauf la satire, auquel cas il deviendrait une *هجوة* (*hejoua*), et sauf la louange de Dieu ou des saints de l'Islam, auquel cas il deviendrait un *مدح* (*medah*). Il est souvent improvisé;

(1) On dit aussi *tazarouïte*, تزغويت.

(2) J'estime que toute transcription d'un mot arabe en caractères français est inutile pour les arabisants; qu'elle s'adresse seulement aux personnes étrangères à la langue arabe. Dans ces conditions, elle doit avoir pour but de figurer le moins mal possible le son des mots arabes, et non d'en représenter l'orthographe. Aussi je transcris *مدح* par *medàh*, et non *medh*, car la prononciation du second mot (qui équivaut simplement à *med* en français, où l'*h* ne se prononce jamais) se rapproche moins de celle du mot arabe que la prononciation de *medàh*, encore que celle-ci n'en puisse donner une idée exacte.

mais toujours, pour mériter le nom de *goul*, il doit avoir une forme assez soignée, ainsi qu'une certaine étendue et un vocabulaire correct.

Voici un exemple de ce genre de poésie :

قلبي قلبي باغي الدنيا مستعقبى

(a) وعربان شأوا كخريف محدورة للتقبال

(a) *تقبال*, nom d'action de *قبّل* « aller dans le Sud prendre ses quartiers d'hiver. » Ce mot est de la forme *تَبْعَال*, souvent employée dans le Sud, aux lieu et place de la forme *تَبْعِيل*, comme nom d'action de la II^e forme. Manque dans Beaussier. — *محدورة*, fém. (mis pour le plur.) de *محدور*, part. passif du verbe *حدر* « descendre. » L'auteur aurait dû employer *حادر*, part. actif. C'est une négligence. Si l'on considère l'emploi de *محدور* comme intentionnel, il faudrait alors le traduire par « obligé de descendre, » plutôt que par « descendu, » qui ici serait déplacé. Dans ce cas, la forme passive se justifierait par la considération que l'auteur regarde les Arabes comme conduits par la force des choses à descendre dans le Sud. — *مستعقبى* est le part. pass. de *استعبا*, X^e forme de *عبا*, aor. *يعبو* ou *يعبا*; cette X^e forme a ici le sens de « être pacifié, » en parlant du monde. Cette acception manque dans Beaussier. — *مستعقبى* est un masculin, bien que le mot *دنيا* soit un féminin. On peut justifier l'emploi de ce masculin se rapportant à un nom féminin par cette considération que l'auteur avait en vue, non le monde en lui-même, mais la partie du monde qui l'intéresse ici, c'est-à-dire le genre humain, les hommes.

Quant à l'emploi de la forme féminine à la place d'une forme plurielle, comme dans *محدورة*, elle est très fré-

قلبي باغي النياف من الحُمُر الطايقة

(b) عُشرات و خَلَبَات يتزافزوا على الذنبال

قلبي باغي يشاشرة و علاالفهم رايبته

(c) و لبوس لاغواطى الشوابة بال

قلبي باغي احرائر متخبلتة

(d) بنات سلسلتة و خيام كبار

quente ; on met très souvent au féminin singulier, dans l'arabe que parlent les tribus du Sud algérien, le verbe ou le qualificatif qui se rapportent à un pluriel irrégulièrement formé ou à un pluriel dit *meksour*.

(b) *خَلَبَات*, plur. de *خَلْبَاء*, adj. de la forme *فَعْلَا*, *أَفْعَل*, *فَعْلَل*, « suivie d'un petit (femelle). » Ne se trouve pas dans Beaussier.

« *تَزَافَزَوا*, racine *زَفَز* « se disputer, chercher à se devancer pour avoir une chose le premier. » Ce mot se trouve dans Beaussier marqué d'un astérisque, ce qui signifie qu'il n'appartient pas à l'arabe littéraire. Je ne l'ai pas non plus trouvé dans le Qamous. Il a cependant une physionomie bien arabe.

ذَنبَال, nom donné dans le Sud à plusieurs espèces de réséda. Ne serait-ce pas une abréviation de *ذَنبُ الْكُرُوبِ*, nom que portent les mêmes plantes en d'autres lieux ?

(c) *عَلَالَف*, plur. de *عَلَاْفَة* « boucle d'oreilles. » N'est pas dans Beaussier. — *الشوابة بال*, mis pour *شوابتهم بال*. Les lainages de Laghouat jouissent, dans le Sud de l'Algérie, d'une certaine renommée.

(d) *احرائر*, plur. de *حُرَيْرَة*, diminutif de *حُرَة* « femme

قلبي باغي طيفان مزر بـتـة

(e) وفتح وشعير طبع الارحـال

de condition libre. » Ce diminutif, peu employé, ne se trouve pas dans Beaussier.

متخبيلت, féminin (ici mis à la place d'un pluriel) de متخبيل « qui a le visage encadré de tresses pendantes. » مختبيل, abréviation de شعر مختبيل, désigne les tresses qui encadrent le visage des femmes du Sud de la province d'Alger (depuis Boghari et au-delà), en tombant sur leurs joues, de chaque côté de la tête. Ces mots ne se trouvent pas dans Beaussier.

بنات سلسلة « filles de race. » سلسلة, au sens propre « chaîne, » ayant ici à peu près le sens de « généalogie, lignée. » C'est-à-dire que les femmes dont il est ici question sont de celles qui connaissent la chaîne, la suite de leurs ascendants, parce que ceux-ci sont des gens illustres. Ce sens de سلسلة n'est pas indiqué dans Beaussier.

طوف, plur. de طاق, racine طوف. Ce pluriel n'est pas indiqué dans Beaussier, qui donne bien le singulier, mais avec une erreur, ou au moins avec un sens trop particulier. Il explique que le طاق est un tapis à courte laine, du Sahara occidental. Il est possible que dans certaines régions du Sahara occidental, ce soit le sens que l'on attache à ce mot. Mais il n'en est pas ainsi dans la province d'Alger, où le طاق est généralement un tapis de haute laine, ras d'un côté, très velu de l'autre, presque toujours tissé dans le Djebel-Amour, et qui sert à partager la tente en deux, laissant d'un côté le gynécée, de l'autre l'androcée.

مزر بـتـة, fém. (mis pour le plur.) de مزر بـ. Ce mot signifie ici « dressé comme une haie, comme une mu-

قلبي باغي ركاب بيت الله زائـرة
 ومشرقة للنبي المختار
 قلبي باغي صعبوب تصلى محربة
 وعشوراء وجمعة الاثنيان افضال (f)
 قلبي باغي الاخوة متطوعة
 ويشدموني عنهم انا الاكبر
 قلبي باغي عودات مزلفة
 تقيم مشايخ في وسط الفـدال (g)

raïlle. » Beaussier ne donne que le sens « clos, enclos d'une haie. »

طبع « embellir, orner; » petite nuance du sens de « aller bien, être séant, seoir, » qui est donné par Beaussier.

ارحال, plur. de رحل « espace compris entre les montants d'une tente. » Ce sens ne se trouve pas dans Beaussier, qui donne pourtant un sens très voisin.

(f) محربة fém. (mis pour le pluriel) de محرب, racine حرب. Ce mot a d'habitude le sens de « armé en guerre, sur ses gardes » (Beaussier), — de « faisant l'exercice » (soldats). Il signifie tout simplement ici « bien en ordre et alignés comme des soldats qui font l'exercice. »

(g) مُزلفة, féminin, mis pour le pluriel, de مزلف, racine زلف « glisser. » مزلف, mot à mot « rendu glissant, » signifie ici « gras à pleine peau. » Ne se trouve pas dans Beaussier.

مُشايخ, plur. de مشايق, part. passé de أشاف IV^e f. de la racine شوف. Le participe passif مشاف de la IV^e f.

aurait le sens de « dont les désirs sont pleinement satisfaits, repu, rassasié. »

L'auteur est *Si ben Harz Allah*, des Harazlia, tribu de la confédération des Larbaa.

TRADUCTION

Mon cœur, mon cœur aime (à voir) le monde en paix, et les tribus arabes descendant vers les plaines du Sud pour y prendre leurs campements d'hiver.

Mon cœur aime (à voir) des chamelles puissantes, au poil rouge, qui, pleines et suivies d'un petit, se querellent pour des touffes de réséda.

Mon cœur aime (à voir) des enfants et leurs boucles d'oreilles pendantes (sur leurs joues), ainsi que des vêtements de Laghouat (dont) la vue (seule) est un heureux présage.

Mon cœur aime (à voir) des femmes libres (aux visages) encadrés de tresses, filles de grande tente et de noble race.

Mon cœur aime (à voir) les tapis tendus dans la tente (et la séparant en deux compartiments), ainsi que l'orge et le blé qui embellissent l'espace de la tente compris entre les deux montants.

Mon cœur aime (à voir) les caravanes allant en pèlerinage à la maison de Dieu (la Mecque) et se dirigeant vers l'Est, vers (les lieux où vécut) l'Apôtre, l'Élu (de Dieu).

Mon cœur aime (à voir) des rangées (de fidèles) priant en bon ordre (comme des soldats qui font l'exercice), ainsi que la fête d'Achoura ou le Vendredi, tous deux jours sanctifiés (mot à mot : préférables, excellents).

Mon cœur aime (à voir mes) frères soumis, qui me considèrent comme leur chef, moi l'aîné.

Mon cœur aime (à voir) des juments grasses à pleine

peau, qui restent, tout le jour durant, tout à leur aise, au milieu de pâturages réservés.

Cette petite poésie reflète très bien les goûts des Arabes nomades, goûts simples, naturels, très légitimes, étant donné le genre de vie que leur imposent le pays et le climat. Il n'est pas un seul d'entre eux qui la pourrait désavouer, et il se passera longtemps encore avant que les efforts plus ou moins sincères, et j'ajouterai même plus ou moins honnêtes, de nos assimilateurs à outrance, aient pu les leur faire perdre pour les intéresser à notre civilisation et à son histoire.

II. — Le Nèmm, النَّم (1).

Le *nèmm* n'est pour ainsi dire qu'une variété de la *zar'ouïa*, que nous verrons plus loin. Il ne se compose que d'un très petit nombre de vers aux rimes ordinairement entrecroisées ou, pour mieux dire, enchevêtrées. L'auteur exprime en quelques paroles, sans entrer dans aucun détail, ses sentiments pour telle personne ou pour tel objet, presque toujours pour la femme qu'il aime et dont le sort le sépare. Le *nèmm* comporte, en général, moins de régularité, moins de suite dans les idées, moins d'ordre dans le retour de la rime ou des rimes, que le *goul* ou que la *zar'ouïa*. En effet, le *goul* est fait pour se chanter devant une assemblée, et presque toujours aussi, c'est un chanteur de profession,

(1) النَّم, le *nèmm*, est le nom d'action du verbe نَمَّ, *nèmm*, qui, entre autres sens, a celui de « fredonner, chanter pour soi et à mi-voix, » autant du moins qu'il est possible de trouver en français une expression qui traduise ce mot approximativement,

un *gaoual*, *قَوَال*, qui le récite. La *zar'ouïa* se chante beaucoup en route, ou encore en joyeuse compagnie, dans des circonstances où l'on jouit d'une grande liberté, où l'on peut dire bien des choses, mais cependant sans s'écarter des règles principales de la bienséance, et où il faut en tout cas plaire à l'auditoire. Le *nèmm* est, par contre, comme la plainte qu'une âme blessée et qui se complaît dans l'amertume de ses souvenirs se redit à elle-même et, le plus souvent, en dehors de la présence de tout confident.

En voici des exemples :

(a) يا ربّي يا إله يا عالم المفدّر

سلّك الواحليين في يوم الشدّة

(b) ألفى بيني وبين ولبي مسعودة

(a) مفدّر n'a pas ici, évidemment, le sens de « quantité, » mais celui de « décrets de la destinée. » Il est synonyme, par conséquent, de مفدور. Il manque dans Beaussier avec ce sens. C'est le participe passif de la IV^e forme de فدر, mis probablement pour celui de la II^e forme : مفدّر.

(b) ألفى, IV^e forme de لَفَى, « provoquer la rencontre, faire rencontrer. » Sens qui manque dans Beaussier.

ولبي « ma familiarité, mon amitié, mon habitude, » c'est-à-dire « l'objet de mon amour. » Sens qui manque dans Beaussier. C'est de la sorte que les poètes arabes modernes désignent, le plus souvent, leur maîtresse. والبي a d'ailleurs, en arabe régulier, le sens de « vivre dans l'amitié de... »

- (c) هتوني يا رفاقتي ما طُفَّت عــــلاة
- (d) حتّى الصحراء اليوم راها مجدوبــــة
حتّى عودي معلّم ديمما بهــــواة
- (e) وانا وجوادي نخبضوا ريم الوهدة
كتاف من السراء الاخــــر دواة
يحشمني كيدير غبــــار
- (f) ربّ نبغي صياد كل فجّ نسير معــــه
مرة ننوضه على طرف الجلبــــة
ألفى يا ربّي بيني وبين ولبي مسعودة

(c) على هذا الشيء, contraction de عــــلاش, pour علاة, mis pour ما طُفَّت علاة, veut donc dire « je ne puis supporter cela. »

(d) مجدوب (manque dans Beaussier), synonyme de أجذب ou de مجذب, que donne Beaussier, « éprouvé par la sécheresse. »

(e) وهدة bas-fond. Manque dans Beaussier.

(f) « col, passage entre deux montagnes » (Beaussier), — ou « entre des dunes. » C'est ici le dernier sens qui convient.

L'auteur est *Bou Zeyyane*, des Ouled-Yagoub Ezrara, du Djebel-Amour, fraction des Ouled-Fatna.

TRADUCTION

O mon maître, ô Dieu, toi qui connais les décrets de la destinée !

Secours ceux qui sont dans l'embarras au jour de l'adversité ;

Fais-moi rencontrer l'objet de mon amitié : Messaouda !

Ayez pitié de moi, mes compagnons, je ne puis supporter cette affliction.

Aujourd'hui, voici que le désert lui-même est éprouvé par la sécheresse.

Quant à mon cheval, son maître est toujours accablé par la passion.

Cependant, moi et mon coursier, nous prenions la gazelle de sable dans les bas-fonds (des dunes).

Comme elle regardait du haut d'une crête, voilà que quelqu'un (m. à m. « un autre ») lui a fait prendre la fuite.

Elle me fait honte, quand je la vois en courant soulever la poussière.

Souvent, j'aime à parcourir en chasseur tous les défilés des dunes (mot à mot « souvent je désire chasseur, je parcours tout défilé de dunes »).

Parfois, je la faisais lever (la gazelle) au coin du troupeau.

O Dieu, réunis-moi à ma maîtresse Messaouda.

Remarques. — L'extrême concision de ce morceau, l'absence de transitions, qui lui donnent un certain cachet d'incohérence et pourraient le rendre presque incompréhensible aux yeux des personnes étrangères à la vie arabe, nécessitent une explication. L'auteur commence par une invocation à Dieu ; c'est pour lui l'occasion toute naturelle d'entrer en matière, puisqu'il

lui demande de porter secours aux malheureux, et que lui-même en est un. Puis il s'adresse à ses compagnons, il leur expose combien sa peine est grande, à tel point que la nature elle-même lui en paraît affectée. C'est ainsi que le Sahara est éprouvé par la sécheresse. Puis sa pensée se reporte sur ce qu'il a de plus cher après ce qui frappe le plus directement son esprit, après la nature qui l'environne, sur son cheval, dont le maître, c'est-à-dire lui-même, est accablé par la passion amoureuse. L'image de son cheval lui rappelle alors les jours plus heureux où, libre de soucis, il allait avec lui chasser la gazelle de sable, le *rim*, dans les dunes. Il se complait un moment à cette idée ; il revoit en ses souvenirs comment les choses se passaient : la gazelle surveillait le terrain du haut d'un monticule, lorsque l'approche d'un être vivant lui a fait prendre la fuite. Il la voit courir, soulevant la poussière derrière elle, et cette vue l'afflige, lui fait honte, car il regrette de n'être pas assez rapide pour l'attraper. Quelquefois, dans ces chasses, c'est sur le bord du troupeau paissant qu'il faisait lever le gibier. Mais ce retour rapide sur les événements du passé ne saurait le détourner tout à fait de l'objet actuel de ses pensées et de ses chagrins. Et il finit, comme il a commencé, en priant Dieu de le réunir à l'objet de son affection.

Cette gazelle qui lui échappe, d'ailleurs, n'est-elle pas encore l'image de cette Messaouda dont le sort le sépare ? Et celles qu'il prenait autrefois ne sont-elles pas l'image des anciennes maîtresses qu'il a possédées ?

On aura peut-être trouvé bien étrange la remarque du poète, que le Sahara est actuellement éprouvé par la sécheresse. On se fait en effet, chez nous, une idée bien fautive du désert, surtout du Sahara. Le désert est une solitude, toujours, en tout cas ; mais il n'est pas forcément dépourvu partout de toute végétation ni de toute humidité. Les terrains de parcours, notamment, se couvrent, à l'époque des pluies, d'un manteau de plantes

herbacées propres à la nourriture des troupeaux. Lorsque les pluies manquent, ces plantes ne poussent pas ; c'est alors une année de misère, et c'est précisément ce que le poète remarque.

Voici encore un *nèmm* :

- يا ربّي يا إله يا عالم المفـدر
 دبّر على الى مريض يبر من الضّر
 (a) كثر عنّه من الشهباء
 (b) يولي كقبيل ويزل غيـارة
 وبجاهك يا المصطبـسى
 (c) والى يغدا لبـيت المكتـة ويزوره
 (d) اختى حجلـاء محرّفـبـة

(a) كثر عنّه, pour كثر عليه ; c'est une faute fréquemment commise par les Arabes du Sud, que l'emploi de على pour عن.

(b) قبيل, diminutif de فـبـل. Beaussier donne قبيلة, qui a le même sens, mais qui pourrait peut-être aussi s'écrire قبيل, de même qu'on dit بعد ou بـعد, indifféremment.

قبيل est très employé, plus souvent même que فـبـل, par les Arabes du Sud, qui affectionnent les diminutifs de toute sorte.

(c) بجاهك... وبجاه الى يغدا... والى يغدا النخ

(d) حجلـاء, féminin de احـجـل « qui a les membres

والبعج الى حذاه تَلْقَطُ نَوَارَةً

(g) حاسي محبور بالصبا —————

(h) عنه يبتلعوا الباب بزيارة

plus à la végétation. Le pays dont il est question est donc couvert de beaux pâturages.

(g) بالصبا « au cœur de la (pierre) pure, du (roc) vif. » Ce sens manque dans Beaussier. Ne pas confondre avec صبح ou صباح, sens voisin avec un son voisin : « rocher disposé en larges dalles. » — ب est mis pour ع ; on en trouve un assez grand nombre d'exemples.

(h) زيار signifie ici « un cadenas, un verrou, un fermoir en fer quelconque, du genre de ceux qu'on adapte, dans le Sud algérien, à certains puits réservés. »

TRADUCTION

O mon maître, ô Dieu, toi qui connais les décrets de la destinée ;

Conseille le malade, afin qu'il guérisse de (son) mal !
Répands à flots sur lui la guérison ;

Qu'il redevienne ce qu'il était auparavant, et que son altération cesse ;

(Je te le demande) par les mérites (du Prophète), ton Élu ;

Et (par les mérites de) ceux qui vont à la Mecque en pèlerinage visiter (les lieux où vécut) celui-ci (le Prophète).

Ma sœur (mon amante) est comme une chamelle aux membres de couleur claire, qui n'a conservé son poil long et abondant que sur la partie supérieure du corps.

Elle marche à la suite d'un mâle entier, adulte, en rut, gras et porteur d'une belle bosse où s'est conservée la graisse de l'année précédente.

Elle pâture dans l'Oued-Zergoune, et elle cueille (pour s'en nourrir) les fleurs du défilé voisin.

Elle est (encore) comme un puits creusé dans le (roc) vif, et dont on ferme la porte avec un cadenas (pour empêcher d'en souiller les eaux).

Remarques. — Après avoir débuté comme l'auteur de la poésie précédente, notre poète fait, en un petit nombre de vers, la louange de sa belle. Il exprime sa forte, belle et plantureuse santé, en la comparant à une chamelle de choix, qui pâit dans les beaux et riches pâturages de Zergoune, en compagnie d'un mâle également fort et beau. Il exprime ensuite combien elle est pure, cachée aux regards indiscrets, en la comparant à un puits que nul ne peut souiller.

Ce sont des comparaisons familières aux Arabes du Sud. Pour des nomades, en effet, la force des chameaux, la qualité des eaux ont une très grande importance.

III. — La Guettaa, الفطاعة.

Encore une variété de la *zar'ouïa* ; la *guettaa* est la chanson de route, souvent improvisée, que les Arabes aiment à répéter en voyageant pour se distraire des longueurs du chemin. Le sujet en est toujours lui-même un récit de voyage, au cours duquel sont énumérés les noms des diverses localités par où l'on passe pour se rendre de tel à tel endroit ; presque toujours, la cause du voyage qui sert de prétexte à la chanson, c'est le désir qu'avait l'auteur d'aller retrouver sa belle, dont les événements l'ont séparé, et qui lui a envoyé quelque message.

De toutes les chansons arabes, ce sont peut-être celles dont il est le plus difficile de se procurer un texte tant soit peu correct. Non seulement, en effet, l'auteur ne s'est jamais donné la peine d'écrire sa composition, et il arrive souvent qu'à quelques mois d'intervalle, il la change sensiblement; mais, en outre, toutes sortes d'altérations y sont introduites par ceux qui la répètent et qui connaissent mal les contrées dont il est question. En fin de compte, cela n'a qu'une importance médiocre, car si l'on en excepte l'art avec lequel sont parfois énumérés les noms des localités citées, l'heureux choix des épithètes qui les caractérisent, la concision et la netteté de quelques descriptions, il n'y a, le plus souvent, dans ce genre de chansons que peu de mérite poétique véritable.

Voici une *guettaa* qui est assez connue dans le Sud algérien; je l'ai recueillie d'abord de la bouche d'un individu des Meggane (annexe de Chellala), dont le répertoire était bien fourni; puis de la bouche même de son auteur. Je ne suis pas sûr du tout, d'ailleurs, que la version de ce dernier soit la meilleure, et je le soupçonne de s'être peu soucié de me donner son œuvre telle qu'il la composa primitivement, car il mit assez de mauvaise grâce à me la communiquer. C'est aisé à comprendre, d'ailleurs, car c'est à Sidi-Bou-Zid, son pays (Djebel-Amour), que je l'ai rencontré; or il termine sa chanson par des louanges à l'adresse d'une femme mariée à Sidi-Bou-Zid, et par des menaces à l'adresse de son mari.

Je me suis aidé de l'une et l'autre sources.

انا في طيطري في بلادك يا سغوان
(a) ونطالع لاجبل غير بعينى

(a) « je ne fais que contempler. »

- (b) من وحش الريم الي جات في فاسي الاوطان
بين الكيفان في القصور الغربية
- (c) نركب على سابقي نسرَج على الأذان
خُذْ الفهوة على يمين اَجْمَرَايْتِ
افصد للبيلاج خلب بلاد الصهوان
- (d) سين الاحباب رفت بـ_____ي
حرج الفهوة على السني وفراش السوان
- (e) خدام يحاربوا بصباح وعشيانا
- (f) بكرة الدماس فدام الحمان
- (g) والاك البج ادهم اطراب الضايته

(b) الاوطان الفاسية , فاسي الاوطان « les pays difficiles, » parce qu'ils sont montagneux.

(c) عود détermine le mot sous-entendu سَابَقِ.

(d) سين الاحباب « la gazelle (de nos) amis; » il veut dire « la maîtresse d'un de nos amis. »

(e) حارب « travailler avec zèle, exactitude, promptitude, à la manière militaire. » Ce sens manque dans Beaussier.

(f) دماس « obscurité de la fin de la nuit. » Manque dans Beaussier.

(g) والاك البج « le col se trouve sur ta route, » littéralement : « t'a fait face, t'est contigu. »

- (h) استرجد للذراع وطريثك نيشان
 (i) من ثم افناف وخذ على الفبورية
 (j) وزد ذراع الشيخ وخذ ذاك الصحوان
 (k) يدجع في السير كفلع البحريته
 (l) الخيل نزوة برجوا على الى دهشان
 (m) نصبي شيخ الويدان كات في الشهبونية

(h) استرجد « s'élever. » Cette X^e forme manque dans Beaussier.

(i) افناف « faire une grand'halte. » Cette forme manque dans Beaussier.

(j) صحوان « plaine unie et vide. » Racine صحو. Manque dans Beaussier.

(k) دجع a ici le sens d' « activer la marche. » Le cheval entraîne son maître avec rapidité; il le pousse, pour ainsi dire, comme la voile entraîne un bateau. Le sujet est عودي, sous-entendu.

(l) دهشان eût mieux valu que زعبان.

(m) شيخ الويدان le « maître des fleuves, » surnom du Nahr Ouacel.

صفا, f. A, « parvenir, arriver. » Manque dans Beaus-
sier.

يے ورك نفيـلوا على سيد القومـان

محمد سيد ما ضنت الزاويـتـ

(n) يے برد احوال ما كان تعب للشيهـان

يے الشلالة نبات خيار ما يے الدنيا

(o) وهى الكاب ولا تامن شى العديـان

(p) افطع ذاك الفرار تلقى الوحايـتـ

(n) شيهان « cheval de grande valeur. » Se trouve dans Beaussier à la racine شهـن . Cf. le mot شاهين « faucon de noble race, » d'origine persane (Freytag).

(o) وهى « descendre » a aussi le sens contraire : « monter » (Freytag). Il paraît avoir ici l'un et l'autre à la fois, c'est-à-dire celui de « franchir. » Ce sens manque dans Beaussier.

(p) فرار , pays plat et parsemé de dayas, où poussent des pistachiers (*betom*, بطم). On appelle particulièrement « Guerar » tout le pays situé entre le Kef-Chellala et le Djebel-Amour, ainsi que tout le plateau des dayas au sud de Laghouat. De là le nom de Guerara, الفرارة (et non pas Guerrara), donné à la petite ville mi-arabe, mi-mozabite, qui se trouve au sud de ce plateau, à la limite méridionale de la région du pistachier. Ce sens de فرار manque dans Beaussier.

Le mot فرار se rattache à la racine فرّ « se fixer, camper, » d'où فرار « séjour fixe. » En effet, c'est souvent autour des dayas de pistachiers ou dans les plaines

- (q) هذا مكب ساكنى رب على الحسيان
 بانث لي نار في الحرش الشرقيته
- (r) فيض ريغته جايف مرسوم العربان
- (s) اهلها طايبين كل عئدة مشعيتة
 ثدي خبري قل لهم هذا من عند بلان
 تلقى الاحباب حاطين في الوسرايته

qu'elles parsèment que les nomades aiment à camper, quand ils le peuvent.

وحاية, féminin, mis pour le pluriel, de وحاي, de la racine وحى « révéler. » — Le وحاي est le rabatteur qui découvre le gibier, le fait lever et le pousse du côté du chasseur embusqué. Manque dans Beaussier. — La forme plurielle فُعالة est fréquente, surtout pour les mots dans lesquels la troisième radicale est un ي.

(q) مكب « déversoir, débouché, embouchure d'un cours d'eau. » Manque dans Beaussier.

(r) مرسوم, de رسم « lieu où les Arabes ont coutume de se rassembler en grand nombre, à certaines époques, pour y camper, parce qu'il s'y trouve toujours alors de l'eau et du pâturage. » Manque dans Beaussier.

(s) مشعيتة, de شعبي, « dispersée. » Manque dans Beaussier. — طايبين « errants. » Sens qui manque dans Beaussier.

فصر الشرقي الى عليه الغيم يبان

(t) مسعودة فيه سنجاف الغزاية

مولاة ونابس الذهب مطرف الريحان

(u) في يد ملوك خالعين المصرية

(v) متحيطم خاطري على جدي غزلان

(x) رانى هسيت والعفل مترعلسى

اهدانى لا تسالنى رانى حيران

لا ين ما دريت شى ما بىسى

انا فلبي نازل عليه النيران

(t) غزاية, pluriel de غزاي, comme مشاية est le pluriel de مشاي. Racine غزو. — الغزاية ce sont « ceux qui font la razia. » Cette forme manque dans Beaussier.

(u) خالعين, du verbe خلع; a ici le sens de « vêtu de la خلعة ou habit de parade. » Manque dans Beaussier avec ce sens. — المصرية, mis pour الخلعة المصرية « l'habit de parade égyptien. »

(v) متحيطم, part. pass. de تحيطم, 26^e forme de la racine حطم « être brisé, réduit en petits morceaux. » Cette forme manque dans Beaussier. — Les formes verbales diminutives, obtenues par l'insertion d'un و ou d'un ي dans le radical, sont très communes chez les Arabes nomades.

(x) هس « être brisé, accablé. »

- (c') وإذا زوجك رَجِيلٌ يَتَعَنِّي لِي
 مسعودة شاهية وشادها بيبيان
 ما كان إلا تدوك دراع واشحان على الاعيان
 طوال احوال والخبر راه ما زال يبيان
 مسعودة باشاة العرب طوييلة الراية
 راهى كالنخلة في ظل الوييدان
 فكَرَّتْنِي فِي سَنَجَافِ الْغُرَايَةِ

(c') يتعنى; de عَنَّا f. A et f. O « employer la force. » Manque dans Beaussier.

(d') طوال ou اطوال est un exemple de ces formes qui correspondent, dans l'arabe moderne algérien, à la IX^e forme régulière, et qui en paraissent une corruption. Ces formes ont été déjà signalées plusieurs fois, notamment par Beaussier et par Cherbonneau. Elles sont d'un très fréquent usage. C'est ainsi qu'on dit : ازراف « devenir » ; أرطب « devenir » ; أحمر « devenir » ; أزرف « devenir » ; هشيش « devenir » ; اهشاش « devenir » ; أرطب « devenir » ; ازيان « devenir » ; هشيش « devenir » ; اهشاش « devenir » ; etc. — Nous avons vu plus haut افنأف « faire halte. »

(e') باشاة, féminin de باشا, inventé par l'auteur pour la circonstance.

L'auteur est *Si Bou Zid ben Elhadj bel Kacem*, du qçar de Sidi-Bou-Zid (Djebel-Amour).

Pour les noms de lieux, voir la traduction.

TRADUCTION

Je suis dans le Titteri (1), dans ton pays (oued) Segouane (2),

Et je contemple les montagnes de tous mes yeux,

[Attristé] par le regret que j'ai de la gazelle qui se trouve dans le pays difficile (3),

Entre les rochers, dans les qçours [villages arabes] de l'Ouest.

Je monte mon (cheval) rapide ; je le selle (au point du jour, au moment où le moueddène appelle) à la prière du matin.

Prends par le café (maure qui se trouve) à la droite de la (route) carrossable.

Dirige-toi sur le village (4) ; abandonne le pays des silex (5).

La gazelle (d'un) de (mes) amis [la maîtresse d'un ami] dans le qçar m'a fait bonne réception.

(Chez elle, j'ai trouvé) le service destiné au café, sur un plateau de cuivre, et un tapis (dit *frèche*) de couleurs (variées) ;

(Chez elle) des serviteurs travaillent avec zèle et ponctualité, soir et matin.

Pars de bonne heure dans les ténèbres du matin, avant la chaleur ;

Tu rencontreras le col ; passe sur les bords de la Daya ;

(1) Le Titteri, ancienne province turque, région située au nord de Boghari.

(2) Oued Segouane (il vaudrait mieux Ser'ouane, si la prononciation avec un *g* n'était passée dans l'usage), sous-affluent du Chélif qui parcourt le Titteri.

(3) Le Djebel-Amour.

(4) Boghari.

(5) Il y a de nombreux silex, en effet, sur le sol, aux environs de Boghari.

Élève-toi sur la colline (1); ta route est toute droite;
 Ensuite, fais une halte, puis prends par Gobouria (2);
 Passe au Dréa-Echchih [colline de l'armoise blanche];
 engage-toi dans cette plaine vaste et nue (du Nahr Ouacel).

(Mon cheval m') entraîne dans sa marche (avec rapidité) comme la voile du matelot (entraîne son bateau).

Les chevaux sont (cause de) plaisirs : ils distraient celui qui est malheureux.

J'arrive au *Maître des fleuves* (le Nahr Ouacel), qui se déverse à Chahbounia (3).

Nous passerons l'heure de la sieste (aux marais de) l'Oueurk (4), chez le Seigneur des goums (5),

Mohammed, le Seigneur de ceux qu'a engendrés la Zaouïa (6).

A (l'heure où) l'air (est) frais, il n'y a pas de fatigue pour un bon cheval.

(1) C'est le Dréa Elabiod, petite chaîne de collines, au sud de Boghari.

(2) Gobouria, nom d'oued et nom de lieu, au pied sud du Dréa Elabiod, sur le chemin de traverse de Boghari à Chellala et au Djebel Amour, où se rend le voyageur.

(3) Chahbounia, point où le chemin de traverse dont il vient d'être question dans la note ci-dessus coupe la piste de Boghari à Chellala. Le Nahr Ouacel ne se déverse pas à Chahbounia, mais il y rencontre l'Oued Touil.

(4) L'Oueurk, affluent de l'Oued Touil, qui n'a d'eau que dans sa partie inférieure, où s'étend un vaste marais.

(5) Le « Seigneur des goums » est le surnom donné à Mohammed ben Djelloul, caïd des Ouled-Sidi-Aïssa-Eloucurk, fils de Djelloul ; ce dernier était caïd des Ouled-Chaïbe et fut tué à Taguine, en 1864, par les insurgés. Le surnom de « Seigneur des goums » a été donné à Mohammed, à cause de sa générosité proverbiale et de la façon affable dont il reçoit ses hôtes, bien qu'il ne soit pas riche, circonstance qui augmente encore le mérite de sa générosité.

(6) La Zaouïa, c'est la mère de Djelloul. On l'appelait ainsi parce qu'elle était originaire des Ouled-Sidi-Aïssa, tribu maraboutique de Chellala, probablement d'origine berbère, et qu'à cause de cela les tribus arabes environnantes désignent du nom de Zoua (sing. Zoui ou Zaoui).

Je couche à Chellala, la plus agréable (des villes) du monde.

Franchis la montagne (de Chellala et) défie-toi de (tes) ennemis (1).

Traverse cette plaine parsemée de dayas de pistachiers (2); tu rencontreras des rabatteurs (de gazelles).

Voici le débouché de Sakeni (3); passe par Haciane (Eddibe) (4).

Un feu m'apparaît sur les Horch de l'Est (5).

(Voici) Feid Rir'a (6), le meilleur des lieux où les Arabes ont coutume de se rassembler à époques fixes.

Ses habitants sont errants (7), chaque fraction (vit) dispersée;

Emporte la nouvelle de mon (arrivée à ceux qui m'attendent); dis-leur : c'est de la part d'un tel (8).

Tu trouveras des amis campés à Elousseraïa (9);

(1) Défie-toi de tes ennemis en franchissant la montagne, parce que ces ennemis trouvent beaucoup d'embuscades faciles dans les ravins ou derrière les rochers.

(2) Plaine et plateaux qui s'étendent depuis la montagne de Chellala jusqu'au Djebel Amour.

(3) Sakeni, affluent de l'Oued Touil.

(4) Haciane Eddibe (les puits du Chacal), puits situés sur la route de Tiaret à Aflou, entre Eloussakh et le Djebel Amour, dans de petits mamelons blanchâtres.

(5) Elhorch (pluriel de Ahrach et de Harcha), chaîne de montagnes qui sont comme les sentinelles avancées du Djebel Amour, du côté du nord, et qui sont traversées par l'Oued Touil. Quant au feu qui apparaît, c'est un de ces feux que les bergers allument à l'approche de la nuit, pour se chauffer ou pour servir de ralliement.

(6) Feid Rir'a est le nom que prend l'Oued Touil au passage d'Elhorch. C'est un endroit où il y a de l'eau en toute saison.

(7) Ils errent au milieu des pâturages, évitant de se grouper, car alors ils se gêneraient, à cause de leur grand nombre.

(8) En approchant de son pays, l'impatience le prend; son esprit va plus vite que son cheval; il s'adresse à un oiseau qui passe ou au vent qui souffle et les prie d'annoncer son arrivée.

(9) Elousseraïa, nom de lieu, pays où pousse en grande quantité *el-oussera*, الوسرة (plante, *salsola vermiculata*). On trouve beaucoup d'autres noms de lieux formés de la même façon : Botmaïa, pays

Le q̄ar Chergui (1), sur lequel (plane) un nuage, apparaît ;

(C'est) là (que vit) Messaouda, (semblable au) drapeau des goums en razia.

(C'est la) maîtresse des boucles d'oreilles d'or, (c'est) un rameau de myrte

Dans la main de rois revêtus de l'habit d'honneur égyptien.

Mon esprit (est) brisé (par suite des sentiments que j'éprouve) pour un chevreau de gazelle (2).

Je suis accablé, ma raison s'égare ;

Laisse-moi, ne m'interroge pas (3) ; tu ne sais ce que j'éprouve.

Moi, sur mon cœur sont descendues des flammes.

(Je suis consumé) par le souci (que me cause) un lingot d'or qui a lui à mes yeux.

Je ne suis pas un enfant (4), (je n'ai pas fait) que dire à ton sujet (des paroles inspirées par) un entêtement d'amoureux.

du betom (pistachier) ; — Harmelaïa, pays du harmel ; — Sedraïa, pays du sedra (jujubier) ; — Talhaïa, pays du talha (acacia gommier) ; — Elmehaïa, pays du meha (antilope addax), etc.

(1) Q̄ar-Chergui désigne ici Sidi-Bou-Zide, q̄ar de marabouts, situé à l'extrémité N.-E. du Djebel Amour. C'est là que se rend le voyageur. L'auteur l'indique comme surmonté d'un nuage, parce que les vapeurs de l'atmosphère s'arrêtent souvent sur les premières montagnes du Djebel Amour, au pied desquelles est bâti Sidi-Bou-Zide.

(2) Plus il approche du pays où habite la dame de ses pensées, plus l'image de celle-ci se retrace vivement à son esprit ; et dans le trouble qui s'empare de lui, en même temps que ses souvenirs revivent plus nets et plus précis, il fait d'elle toutes sortes de comparaisons.

(3) Il s'adresse à un compagnon imaginaire, ou peut-être à son cheval, qu'il croit entendre lui reprocher son abattement, la perte de son courage et de son énergie.

(4) C'est-à-dire : « ce que je dis, ce ne sont point de vaines paroles, c'est l'expression sincère de mes sentiments. » Il s'adresse maintenant à sa maîtresse.

On m'a soupçonné (de brûler) pour toi, (bien que) tu ne (m')aies seulement pas appelé « mon frère (1). »

D'égale à la maîtresse de la bague (2), il n'y a qu'une jeune lionne au combat.

Tu n'as pas ta pareille, (femme) aux belles boucles d'oreilles.

(Mes) efforts amoureux et (mon) bras t'enlèveront à (la vue de) tous les yeux.

Si ton mari est un homme de cœur, qu'il vienne à ma rencontre.

Messaouda est désireuse (de voler à ma rencontre); mais les portes (qui se ferment sur elle) la retiennent.

Il n'y a pas d'autorité (qui tienne, il faut) que mes bras te ravissent;

(Que) le temps s'écoule (m. à m. : s'allonge), et la nouvelle (en) apparaîtra;

Messaouda est le Seigneur des Arabes, (celle) au drapeau élevé.

Elle est comme un palmier (venu) à l'ombre (dans le fond) d'un oued.

Tu me fais songer, (Messaouda), à l'étendard (des Arabes) en razia.

L'image de sa belle a tout effacé aux yeux du voyageur. Il ne nous parle pas de la fin de son voyage; à quoi bon d'ailleurs? Celui-ci n'avait pour but que de le rapprocher de Messaouda; or l'image de celle-ci se présente si vivement à son esprit qu'il lui est, pour ainsi dire, déjà réuni.

(A suivre.)

ALEXANDRE JOLY.

(1) C'est-à-dire qu'aucune parole imprudente de la part de la femme n'a pu faire soupçonner leurs sentiments; mais ceux-ci n'ont pu échapper aux regards, tant les deux amants les portent écrits dans leur extérieur.

(2) La maîtresse de la bague, c'est son amante. Une bague est le gage d'amour le plus généralement confié par une femme à celui qu'elle aime; celui-ci porte cette bague à son doigt en toutes circonstances.